



DES MOEURS, DES COUTUMES,
DE L'INDUSTRIE, DES PROGRES
DE L'ESPRIT HUMAIN DANS LES ARTS ET DANS
LES SCIENCES.



Pour acquérir une Connoissance parfaite d'un Etat, il ne suffit pas d'en savoir l'Origine, les Guerres, les Traités, le Gouvernement, la Religion, les Revenus du Souverain. Ces parties sont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'Histoire. Il en est cependant encore d'autres, qui, sans avoir le brillant des premières, n'en sont pas moins utiles ; je compte de ce nombre tout ce qui se rapporte aux moeurs des Habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie, les causes qui l'ont développée, les raisons de ce qui a hâté, ou ralenti les progrès de l'Esprit humain, & surtout ce qui caractérise le plus le génie de la Nation dont on parle. Ces objets intéresseront toujours les Politiques & les Philosophes, & j'ose avancer avec hardiesse que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'Histoire.

Je ne présente au Lecteur dans cet Ouvrage qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractéristiques du Génie des Brandebourgeois en chaque Siècle : mais quelle différence entre ces Siècles ? Des Nations qu'un Ocean immense sépare, & qui habitent sous



les Tropiques les plus opposés, ne diffèrent pas plus entre leurs usages, que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiseleur; ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean le Ciceron, & enfin ceux-là aux habitans de l'Electorat sous Frédéric I. Roi de Prusse.

Le grand nombre des hommes distraits par la variété infinie des objets, regarde sans réflexion la Lanterne magique de ce monde; il s'apperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les Usages, que l'on passe légèrement dans une grande Ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit Cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié. Cependant après une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

Qu'il est instructif & beau de passer en revue tous les Siècles qui ont été avant nous, & de voir par quelle analyse ils tiennent à nos tems! Prendre une Nation dans la stupidité la plus grossière, la suivre dans ses progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée, c'est étudier dans toutes ses Métamorphoses le Ver à foye, devenu Chrysalide, & enfin Papillon.

Mais que cette étude est humiliante! Il ne paroît que trop qu'une Loi immuable de la Nature oblige les hommes de passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable; remontez aux Origines des Nations, vous les trouverez également barbares. Les unes sont arrivées par une allure lente, & par bien des détours, à un certain degré de perfection. Les autres y sont parvenues par un essor rapide; toutes ont tenu des routes différentes; & encore la politesse, l'industrie & tous les arts, ont-ils pris un gout de terroir dans les différens pais où ils ont été transplantés, qu'ils ont reçus du Caractère indélébile de chaque Nation. Ceci se fera sentir davantage si vous lisez des Ouvrages écrits à Padouë, à Londres, ou à Paris; ils se distingueront sans peine, quand même les Auteurs y traiteroient la même matière; je n'en excepte que la plus sublime Géométrie.

La variété inépuisable que la Nature jette dans ces caractères généraux & particuliers, est une marque de son abondance, mais en même

même tems de son Oeconomie: car quoique tant de Nations innombrables qui couvrent la terre, ayent chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits qui les distinguent des autres, sont inaltérables. Tout peuple a un Caractère à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'Education qu'il reçoit, mais dont le fonds ne s'efface jamais. Je pourrois facilement appuyer cette opinion sur des preuves Physiques, mais je ne prétens pas m'écarter de mon sujet. Il s'ensuit donc que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des Peuples, qu'ils n'ont jamais pû forcer la Nature à produire les grands hommes, dont le nombre seul illustre les Siècles; quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas, elles s'ouvrent tout à coup, en fournissant des richesses abondantes, & se perdent, dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

Quiconque a lû Tacite & Cesar, reconnoitra encore les Allemands, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent: dix-huit Siècles n'ont pû les effacer. Comment donc un Règne pourroit-il effectuer ce que tant de Siècles n'ont pû faire? Un Statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plait; il en fera un Esope, ou un Antinoüs, mais il ne changera jamais la Nature inhérente du bois. Certains vices dominans, & certaines vertus de choix, resteront toujours à chaque Peuple. Si donc les Romains vous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tibères, c'est que les crimes étoient sévèrement punis; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistoient pas moins. Les Souverains donneront un certain vernis de politesse à leur Nation, ils maintiendront les Loix dans leur vigueur, & les Sciences dans la médiocrité, mais ils n'altereront jamais l'essence des choses; ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la Couleur dominante du Tableau.

C'est ce que nous avons vû de nos jours en Russie. Pierre I. fit couper la barbe à ses Moscovites, il leur ordonna de croire à la Procession du saint Esprit, il en fit habiller quelques uns à la Françoisise, on leur apprit même des Langues; cependant on distinguera en-

core longtems les Russes des François, des Italiens, & des autres Nations de l'Europe.

Il n'y a, je crois, que la dévastation entière des Etats, & leur repeuplement par des Colonies étrangères qui puissent produire un changement total dans une Nation; mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est, dès lors, plus la même Nation, & il resteroit encore à sçavoir si l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans semblables aux anciens.

Je me suis cru obligé de séparer ce morceau qui traite des Moeurs des Brandebourgeois, du reste de l'Histoire, à cause que dans celle-là je me suis restraint à la Politique & à la Guerre, & que ces détails qui regardent les usages, l'industrie & les arts, étant répandus dans tout un Ouvrage auroient peut être échapé au Lecteur, au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vûë, où ils forment seuls un petit corps d'Histoire.

Les Auteurs Latins m'ont servi de guide dans les commencemens de cet Ouvrage, au défaut total de ceux du país. Lockelius, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les Régences ténébreuses des Margrawes des quatre premières races, & les Archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire destems que la Maison de Hohenzollern a possédé cet Electorat: ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

E P O Q U E P R E M I E R E.

Dans la longue énumération que Tacite fait des Peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'*Ingevoner*, qui signifie habitans, & sur celui de *Germanier*, qui veut dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des Nations particulieres. La quantité de ces guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

Les premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons, dont Tacite dit, que c'étoient les plus nobles d'entre les Suèves.

L'Alle-



L'Allemagne étoit tout à fait barbare dans ces tems reculés ; les peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts, ou de mauvaises Cabanes leur servoient de demeure ; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus, que les femmes étoient rarement stériles. La Nation alloit toujours en se multipliant, & comme les enfans se bernoient à cultiver les Champs de leurs Pères, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, (dans les meilleures années même,) à l'entretien d'un Peuple aussi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance ; de là ces grands débordemens de Barbares, qui inonderent les Gaules, l'Afrique & l'Empire Romain même.

Les Germains étoient Chasseurs par nécessité, & Guerriers par instinct ; leur pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient courtes, car l'intérêt ne s'en méloit jamais. Leurs Généraux, qui depuis devinrent leurs Princes, s'appelloient *Fürsten*, ce qui est une dérivation du mot de Conducteur ; ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robustes, & endurcis aux travaux les plus pénibles ; leurs vertus principales étoient la valeur, & la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagemens. ils célébroient ces vertus par des hymnes qu'ils apprenoient à leurs enfans, pour les transmettre à leur postérité.

Les Auteurs Latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres Chefs des Armées Romaines. Si l'on applaudit au courage d'une Nation, qui, toutes choses égales, est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la Bravoure de ces Germains, qui, n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force, & une inflexible opiniâtreté à ne point céder, triomphèrent de la Discipline Romaine, & de ces Legions qui avoient à peine achevé de subjuguier la moitié du Monde connu ?

Quoiqu'en aient dit la plupart des Historiens, il n'en est pas moins vrai que les Romains passèrent l'Elbe malgré les Suèves, car on a découvert auprès de * Zossen, dans un Champ carré de 800. pas * à 6 Milles de Berlin.

pas quantité d'Urnes pleines de Médailles de l'Empereur Antonin, de l'Imperatrice Faustine, & de quelques Affiquets dont se paroient les Dames Romaines. Ce n'est pas assurément un Champ de Bataille car les Suèves n'auroient pas enfouï sous terre l'argent de leurs Ennemis, pour honorer leurs funérailles ; on peut en conjecturer, ce me semble, avec certitude, que ce lieu servit de Camp à quelques Cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des Barbares.

Brandebourg est la plus ancienne Ville de la Marche ; les An-

* Impri- nales * fixent sa fondation l'an du Monde 3588 ; ce qui seroit 416. ans
mées en 1595. avant l'Ere Vulgaire. On dit qu'elle fut bâtie, & reçut son nom du même
Brennus qui saccagea Rome. On entrevoit dans l'obscurité les noms

† Hoterus de quelques Rois † Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux &
& Wenceslas. plus inquiets que les autres. On trouve de plus dans les Annales, que Wi-
tikind Roi des Saxons, Hermanfried Roi de Thuringe, & Richimire Roi des
Francs s'allierent, domptèrent les Semnons, & entourèrent les premiers
de murailles ces Villes conquises, pour contenir le País dans l'obéissance.

E P O Q U E S E C O N D E .

* en 781.

† en 928.

Charlemagne prit enfin * Brandebourg, & Henri l'Oiseleur
† ayant entièrement subjugué les Saxons qui habitoient ces Contrées,
établit les Margrawes, ou Gouverneurs de Frontières.

Les Moeurs s'adoucirent sous les Margrawes, mais le país étoit
très pauvre ; il ne produisoit que les denrées les plus nécessaires à la vie,
il avoit besoin de l'industrie de ses voisins, & comme personne ne re-
cherchoit la fienne, l'argent ressortoit en plus grande quantité qu'il
n'entroit. Cette disproportion dans la circulation des especes, qui al-
loit toujours à leur diminution, baïssoit le prix de toutes choses : les
denrées étoient à un si vil prix, que du tems de l'Electeur Jean II.
d'Ascanie, le boisseau de froment se vendoit à 28. liards, celui de
seigle à 28. deniers, & 6. poules s'achetoient au marché pour 1. gros.

Les Berlinoïis passioient dès lors pour des maris aussi fideles que

* Lockelius
en 1364.

jaloux ; les Chroniques * rapportent un exemple qui peint bien les
moeurs

mœurs de ces tems. Sous la Régence de l'Electeur Othon de Baviere , un Secrétaire de l'Evêque de Magdebourg voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de Bourgeois, & lui proposa en badinant de se baigner avec lui : la femme se trouva offensée de cette proposition, le peuple s'attroupa, & les Bourgeois de Berlin qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre Secrétaire dans une place publique, où ils le décapiterent sans autre forme de procès. S'ils sont jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

Le País croupissoit dans une misere affreuse sous la Régence des Princes des 4. premieres Races, & il n'en pouvoit sortir, passant sans cesse d'une main à l'autre. * Othon de Baviere fut obligé de vendre l'Electorat à l'Empereur Charles IV. Celui-ci s'établit à Tangermünde, il y tint une Cour brillante, & y bâtit un assés vaste Château, dont on voit encore les ruines. Pendant que Jodoce administroit le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se réfugierent dans la ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'Héretique. Je ne vois pas pourquoi les Vaudois chercherent un azile dans le Brandebourg, qui étoit également Catholique, & pourquoi ils y furent reçus, quoiqu'on les détestât.

Les Princes de la Maison de Luxembourg foulèrent les Peuples le plus impitoyablement, ils engageoient l'Electorat dans leurs besoins à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes; & ces Créanciers qui regardoient ce malheureux País comme une Hypotheque, commettoient toutes sortes de véxations pour s'enrichir, & y vivoient à discretion, comme dans une Province ennemie. Les Voleurs infestoient les grands chemins, la Police étoit inconnüe, & la Justice hors d'activité. Les Seigneurs de Quitzau & de Neuendorff, indignés du joug odieux que portoit leur Patrie, firent une guerre ouverte aux Sous-Tyrans qui l'opprimoient. Dans cette confusion totale, & pendant cette espece d'anarchie, le peuple gémissoit dans la misere, les Nobles étoient, tantôt les Instrumens, tantôt les Vengeurs de la Tyrannie, & le génie de la Nation abruti par la dureté

* en 1373.



de l'esclavage, & par la rigueur d'un Gouvernement barbare & Gothique, demeueroit engourdi & paralytique.

EPOQUE TROISIEME.

1414.

L'Empereur Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant le Brandebourg & la Dignité Electorale à Frédéric de Hohenzollern, Burgrawe de Nüremberg. Ce Prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets, mais le Peuple qui ne connoissoit que des Maitres cruels, eût de la peine à se soumettre à cette Domination douce & légitime. Frédéric I. réduisit les Gentiishommes à l'obéissance par la terreur que répandit le gros Canon avec lequel il enfonçoit les Châteaux des Rebelles. Ce Canon étoit une pièce de 24. livres, en quoi consistoit toute son Artillerie.

L'Esprit de sédition ne se perdit pas si vite. Les Bourgeois de Berlin se révolterent à différentes reprises contre leurs Magistrats. Frédéric II. appaisa ces émeutes avec douceur & sagesse. La nécessité obligea ce Prince d'hypothéquer les Péages de Schiffelbein & de Drambourg au Sieur Denis d'Osten pour obtenir la somme de 1500. florins, dont il avoit besoin pour se rendre à la Diète de Nürnberg.

Les choses restèrent dans cette situation jusqu'à Jean Ciceron. Cet Electeur fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de son imbécillité & de son ignorance ; c'étoit beaucoup pour ces temps de s'apercevoir qu'on étoit ignorant. Quoique cette premiere Aurore du bon esprit ne fut qu'un foible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'Université * de Francfort sur l'Oder. Conrad Wipina Professeur de Leipzig, devint le premier Recteur de cette nouvelle Université, & il en dressa les Statuts. Mille Etudiens se firent inscrire dès la premiere année dans les Fastes de l'Université.

* en 1495.

Il arriva pour les progrès des Sciences que Joachim Nestor les protégea autant que son Père : c'étoit le Leon X. du Brandebourg, il possédoit les Mathematiques, l'Astronomie & l'Histoire, il parloit avec facilité le François, l'Italien & le Latin ; il aimoit les Belles Lettres, & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

Ce

Ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour que de civiliser une Nation qui avoit été sauvage pendant tant de siècles ; il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des Sciences se communique à tout un peuple ; les jeunes Gens étudioient à la vérité, mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens usages, & à leur grossièreté. Les Nobles voloient encore sur les grands chemins. La dépravation des moeurs étoit si générale en Allemagne, que la Diète de l'Empire assemblée à Trèves voulant y mettre un frein, défendit de blasphemer & de s'abandonner à ces excès de débauche, qui ravalent l'humanité, & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

Il y avoit dès lors des vignes plantées dans l'Electorat ; le Baril de vin se vendoit de ce tems à 30. gr. & le boisseau de Seigle à 21. Liards. Les especes commençoient à circuler davantage ; Joachim Nestor fit même construire quelques Bâtimens, entr'autres le Château de Potzdam. Tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu près à l'ancien habillement Espagnol, hormis que les hommes portoient de larges fraises. Les Princes, * les Comtes & les Chevaliers portoient des chaines d'or au cou ; il n'étoit permis aux Gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la Cravate. L'habillement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises, ou des filles de Strasbourg.

* Lockelius.

On commença alors à connoître un certain luxe proportionné à ces tems, mais comme on ne trouve point que l'Industrie, ni le Commerce du Brandebourg, s'étendissent en même tems, l'augmentation des richesses, & leur cause, demeurent un problème difficile à résoudre.

Dés l'année 1560. on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des Electeurs, car lorsque Joachim II. se rendit à la Diète † de Francfort, il eut * 68. Gentilshommes à sa suite, & 452. Chevaux dans ses Equipages. Le grand jeu s'introduisit en même tems ; cette mode passa de la Cour à la Ville, où on fut obligé de défendre, à cause que quelques Bourgeois avoient perdu plus de mille Ecus dans une séance.

† 1562. convoquée par l'Empereur Ferdinand pour l'Electioin d'un Roi des Romains

E e e 2

Nous

* Lockelius

Nous trouvons dans les Annales qu'au Mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond Roi de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des nûces armé de toutes pieces auprès de sa jeune Epouse, comme si les tendres combats de l'Amour demandoient des préparatifs aussi redoutables ? Un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les Coutumes de ces tems. Ces singularités venoient de ce que le Siècle vouloit fortir de la Barbarie ; il cherchoit le bon chemin & le manquoit. Sa grossiereté confondoit les cérémonies avec la politesse, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, & les platitudes grossieres des bouffons avec les ingénieuses faillies de l'esprit.

On doit rapporter à ces tems la fondation de l'Université de Königsberg par Albert de Prusse.

Les dépenses allèrent encore en augmentant. Jean George fit des obseques superbes à son Père: c'est la première pompe funèbre accompagnée de magnificence, dont l'Histoire de Brandebourg fait mention. Le goût des Fêtes étoit la passion de ce Prince, il aimoit à donner sa Grandeur en spectacle. Il célébra * la naissance de l'ainé de ses Princes par des fêtes qui durèrent quatre jours. Ces divertissemens consistoient dans des Tournois, des Combats de Barques, des Feux d'artifice, & des Courses de bague. Les Seigneurs qui composoient les quatre Quadrilles, étoient vêtus en velours richement brodé en or & en Argent; mais le caractère du Siècle perçoit à travers toute cette magnificence. A la tête de chaque Quadrille étoit un bouffon qui sonnoit du Cor d'une façon ridicule, & qui faisoit cent extravagances, & la Cour monta au dongeon du Chateau pour voir tirer le feu d'artifice. † Au passage de Christian Roi de Dannemarck par Berlin, l'Electeur lui fit une réception superbe, il alla au devant du Roi, accompagné de nombre de Princes, de Comtes, de Seigneurs & d'une Garde de 300. Chevaux. Le Roi fit son entrée dans un char de ve-lours noir galonné en Or, tiré par 8. Chevaux blancs, dont les Mors & les Caparaçons étoient d'argent. On l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

† L'Electeur disent les Annales, mit la tête hors d'une Lucarne & cria à l'Artificier: *Maitre Jean bonte quand je siffe-*

Peut-être que le Luxe fut poussé trop loin, car Joachim Frédéric fit des Loix somptuaires : il employa ses revenus à des usages utiles, il fonda le College de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'Electeur Frédéric Guillaume, où cette Ecole est de nos jours la plus florissante & la mieux réglée de tous les Etats de la Prusse.

Il manquoit encore du tems de Jean George beaucoup d'Inventions qui contribuent à la commodité de la vie. L'usage commun des Carosses ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond ; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce Prince rendit à Varsovie. Il eut à sa suite 36. Carosses à 6. Chevaux, outre un Cortège de 80. Chevaux de main. L'Ambassade qui se rendit à la Diète de l'Empire pour l'Electon de l'Empereur Matthias, eut 3. Carosses avec elle. C'étoient de mauvais Coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble. Qui est dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII. Siècle au point qu'on feroit des Carosses pour 20000. Ecus, & qu'ils trouveroient des acheteurs ?

Les efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser n'étoient pas tout à fait inutiles ; le nombre des Universités augmentoit : celle de Halle fut fondée alors. En même tems se forma à Dessau une Academie pour la langue Allemande, sous le nom de *Société fructifante*, qui auroit pû devenir utile : d'autant plus que la langue Allemande, divisée en une infinité de Dialectes, manque de règles suffisantes pour en fixer le véritable usage ; que nous n'avons aucuns Livres Classiques, & que s'il nous reste encore quelque chose de nôtre ancienne liberté Républicaine, c'est le stérile avantage d'estropier selon notre fantaisie une Langue grossiere & presque encore barbare.

Ces beaux Etablissémens qui nous auroient peut-être avancés d'un Siècle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la Guerre de 30. ans survint, qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

Les Etats de Brandebourg avoient eû jusqu'à George Guil-
laume une entière influence dans le Gouvernement ; on les consultoit George Guil-
sur toutes les affaires, & l'on suivoit leurs avis. Lorsque la Guerre laume en ^{1621.}

*Sebaldus,
Chronique.

s'approcha de l'Electorat, on songea à sa défense. Jusqu'alors les Princes n'entretenoient qu'une garde, & quand on vouloit assembler des Troupes, on convoquoit les Nobles qui étoient obligés de comparoitre, & qui avec leurs fuzerains formoient la Cavalerie; leurs Vassaux compoisoient l'Infanterie. L'Electeur * & sur tout son Ministre, le Comte Schwartzenberg, étoient portés à l'entretien d'une milice réguliere. Les Etats consentirent à la levée de gens de guerre, & après qu'on en eut fait le choix, on leur ordonna de faire des quêtes dans le païs pour subvenir à leur subsistance, jusqu'au tems qu'on auroit besoin de leurs services. Un Edit fut publié en même tems, qui ordonnoit aux païsans de donner un liard par tête à ces miliciens, quand ils viendroient gueuser, & des coups de bâton, s'ils ne s'en contentoient pas. Au lieu d'avoir des Soldats disciplinés, cet Electeur institua des Mendians privilégiés.

Le Comte de Schwartzenberg diminua depuis le pouvoir de ces Etats, dont cependant ils n'avoient jamais abusé. Enfin dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636. fut la plus malheureuse pour cet Electorat: les Suédois étoient à Werben, les Imperiaux à Magdebourg & Rathenau, Wrangel à Stettin, Morosini dans la Nouvelle Marche, quand 36. mille Autrichiens traversèrent le Païs, pillèrent & désolèrent tout dans leur passage. C'en fut trop à la fois: le Brandebourg énérvé par le nombre des Troupes qui en avoit subsisté, & qui l'avoit pillé les années précédentes, succomba enfin: la cherté y devint exorbitante, un boeuf s'achetoit 100. Ecus, le boisseau de bled 5. l'Orge 3. & les espèces haufferent de prix par leur rareté, la valeur numeraire du Ducat fut évaluée à 10. Ecus. Quelques Gentilshommes qui avoient soustrait leurs provision à l'avidité des Ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette; mais les païsans qui n'avoient pas dequoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommerent ces Maitres inhumains, & pillèrent leurs greniers. La famine continua avec la même violence; la Peste s'ensuivit, & la désolation parvint à son comble. Les restes de ces malheureux habitans, que la mort & les ennemis avoient épargné ne pouvant

pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnerent leur Patrie infortunée, & se réfugièrent dans les païs voisins.

Toute la Marche n'étoit qu'un affreux desert; elle offroit le spectacle déplorable, de ruïnes, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle. A peine découvroit-on sous tant d'horreurs & de saccagement, dans des lieux devenus tout sauvages, les traces des anciens Habitans.

C'en eut été fait du Brandebourg, si Frédéric Guillaume ne se fut obstiné à son retablissement. Sa prudence, sa fermeté & le tems vainquirent tous ces obstacles; il fit la paix, & mit d'abord la main à cette nouvelle Création. Frédéric
Guillaume
1640.

Le Brandebourg devint effectivement un nouveau Païs, formé du mélange de différentes Colonies de toutes sortes de Nations, qui s'allierent dans la suite à ceux des anciens habitans, qui étoient échappés à sa destruction. Soit que l'année fut abondante, soit défaut de consommation, les denrées furent à un si bas prix, que le boisseau de bled se vendoit à 12. gros.

La Guerre de 30. ans, entre les maux qu'elle causa, détruisit entr'autres le peu de Commerce que le Nord de l'Allemagne faisoit. Nous tirions anciennement nos sels de Hollande & de France: les provisions qui ne pouvoient être renouvelées pendant ces troubles, s'épuisèrent. Ce manquement d'une denrée aussi nécessaire fit avoir recours à l'industrie, & l'on trouva des sources salées à Halle, qui fournirent non seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des Païs voisins.

La premiere Colonie qui vint s'établir dans l'Electorat, fut composée de Hollandois: ils renouvelèrent l'espece des Professionnaires & des Artisans, ils formerent des projets pour la vente des Bois de haute futaye, qui se trouvoient en grande abondance; la ruïne de la Guerre de 30. ans ayant fait de tout le païs une vaste forêt. Sur la vente de ces bois roula ensuite une des branches principales de nôtre Commerce; l'Electeur permit même à quelques familles Juives de se domicilier dans ses Etats, le voisinage de la Pologne rendoit leur ministère

nistère utile pour débiter dans ce Royaume les rebuts de nos friperies.

* en 1684. Il arriva depuis un événement favorable qui avança considérablement les projets du grand Electeur. Louis XIV. revoca l'Edit * de Nantes, & 300. mille François sortirent pour le moins de ce Royaume: les plus riches passèrent en Angleterre & en Hollande, les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg au nombre de 20. mille, ou environ: ils aiderent à repeupler nos Villes désertes, & nous donnerent toutes les Manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'Etat par cette Colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos Manufactures avant la Guerre de 30. ans, & de ce qu'elles devinrent après la Révocation de l'Edit de Nantes.

Nôtre Commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin & de nos laines; quelques Manufactures de drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas considérables. Il n'y avoit du tems de Jean Ciceron que 700. Manufacturiers dans tout le país. Durant la Régence de Joachim II, le Duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans. La sage Elizabeth Reine d'Angleterre se prévalut de la sottise de ses voisins, en attirant dans ses Etats les Manufacturiers de Gand & de Bruges; ils y travaillerent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendit la sortie.

Nos Manufacturiers n'avoient fait jusqu'alors de bons draps, que par le mélange des laines Angloises avec les nôtres; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tomberent. Les Electeurs de Saxe, Auguste & Christian, suivirent l'exemple de la Reine Elizabeth, en attirant dans leurs país des Ouvriers Flamans, qui rendirent leurs Manufactures florissantes; le manque de laines étrangères, la décadence de nos Manufactures, & l'accroissement de celles de nos voisins, accoutuma la Noblesse de Brandebourg de vendre ses laines aux Etrangers; ce qui détruisit presque entierement nos Fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses

Etats;

Etats; mais cette défense devint puérile, à cause que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le pais avoit besoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'industrie des voisins. Il y a grande apparence qu'on auroit eu recours à des expédiens plus heureux, mais la Guerre de 30. ans survint, & elle renversa les projets, les Manufactures & l'Etat.

A l'avènement de Frédéric Guillaume à la Régence, on ne faisoit dans ce pais, ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucunes étoffes de laine. L'industrie des François nous enrichit de toutes ces Manufactures: ils établirent des fabriques de draps, de Serges, d'Etamines, de petites étoffes, de Droguets, de Grifettes, de Crepon, de Bonnets, & de bas tissus sur des métiers, de Chapeaux de Castor, de Lapin, & de poils de Lièvre, des teintures de toutes les especes. Quelques uns de ces Réfugiés se firent Marchands, & débitèrent en détail l'industrie des autres. Berlin eut des Orfèvres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs; & les François qui s'établirent dans le plat Pais, y cultiverent le Tabac, & firent venir des fruits & des légumes excellens dans les Contrées sablonneuses, qui, par leur soin, devinrent des potagers admirables. Le grand Electeur, pour encourager une Colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de 40. mille Ecus dont elle jouit encore.

Ainsi l'Electorat se trouva plus florissant vers la fin de la Régence de Frédéric Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses Ancêtres, & la grande augmentation des Manufactures étendit les branches du Commerce, qui roula dans la suite sur nos Blés, sur les bois, sur les Etoffes & les draps, & sur nos sels. L'usage des Postes, inconnu jusqu'à lors en Allemagne, fut introduit par le grand Electeur dans tous ses Etats depuis Emmerick jusqu'à Memel. Les Villes payoient des taxes arbitraires, qui furent abolies; l'établissement de l'accise les remplaça. Les Villes commencerent à se policer, on pava les ruës, & on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer. Cette Police étoit d'une nécessité indispensable. Car les Courtisans étoient obliges d'aller en échassés au Chateau de Potzdam, lorsque la Cour

s'y tenoit, à cause des bouës qu'il falloit traverser dans les ruës.

Frédéric Guillaume fut le premier Electeur qui entretint à son service un Corps d'Armée discipliné régulièrement. Les Bataillons d'Infanterie étoient composés de 4. Compagnies à 150. têtes chacune, un tiers du Bataillon étoit armé de piques, le reste avoit des mousquets. L'Infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux. Les Cavaliers se pourvoyoient eux-mêmes d'armes & de Chevaux. Ils avoient la demi-armure, ils combattoient par Escadrons, & ils menoient souvent du Canon avec eux.

Le grand Electeur, quoique généreux & magnifique pour sa personne, fit des Loix somptuaires : sa Cour étoit nombreuse, & sa dépense se faisoit avec dignité. Aux Fêtes qu'il donna au mariage de sa Nièce la Princesse de Courlande, 56. Tables de 40. Couverts furent servies à chaque repas. L'activité infatigable de ce grand Prince donna à sa Patrie tous les Arts utiles; il n'eut pas le tems d'y ajouter les agréables.

Les Guerres continuelles, & le mélange des nouveaux habitans, avoient déjà fait changer les anciennes moeurs; beaucoup d'usages des Hollandois & des François devinrent les nôtres, les vices dominans étoient l'ivrognerie & l'interêt. La débauche avec les femmes étoit interdite à la Jeunesse, & certains souvenirs cuisans qu'ongagne en mourant de plaisir, étoient inconnus alors. La Cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons; les enfans des Nobles se remettoient aux Etudes, & l'Education de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des François. Nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manières plus aisées, que n'en ont ordinairement les Allemands.

Le changement qui arriva dans cet Etat après la Guerre de 30. ans, étoit universel: les Monnoyes s'en ressentirent ainsi que le reste; autrefois le Marc d'argent étoit sur le pied de 9. Ecus dans tout l'Empire jusqu'à l'année 1561. que les malheurs des tems forcerent le Grand Electeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'Etat. Il fit publier la même année * un Edit qui fixoit le

* 1651.



prix des monnoyes courantes, & il fit battre des gros & des fenins, pour des sommes considerables, dont la valeur intrinseque répondoit à peu près au tiers de la valeur réelle de ces espèces. Le prix de cette monnoye étant idéal, elle fut aussi-tôt décriée, & tomba à la moitié de sa valeur. Les vieux Ecus de bon alloi monterent à 28. à 30. gros; & de là vient ce que nous appellons l'Ecu de banque. Pour remédier à ces abus, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe * s'abouchèrent à Cinna, & ils convinrent d'évaluër les Monnoyes sur un nouveau pied, moyennant lequel le Marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le Stile de monnoye, ou le remède, devoit être rendu au Public généralement dans toutes les espèces de monnoyes de l'Ecu jusqu'au fenin à 10. Ecus 16. gros. Depuis ce tems on frappa les florins & les demi florins, & le prix du marc d'Argent demeura fixé à 10. Ecus.

* En 1667.

Depuis en 1690. Frédéric I. se concerta avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanovre sur les moyens de soutenir la monnoye sur le pied de la Convention de Cinna, mais en ayant reconnu l'impossibilité, ils convinrent que l'espece courante des florins & des 8. gros seroit frappée dans leurs Etats à raison de 12. Ecus: c'est ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui subsiste encore de nos jours.

Toutes les nouvelles Colonies que le grand Electeur avoit établies, ne furent véritablement florissantes que sous Frédéric I. Nous eûmes alors une Manufacture de haute-lisse égale à celle de Bruxelles, nos Galons égalerent ceux de France, nos Miroirs de Neustadt surpasserent par leur blancheur ceux de Venise, l'Armée fut habillée de nos propres draps. L'année 1700. les Troupes changerent d'armes, on abolit l'usage des piques, & l'Infanterie eut des fusils; la Cavalerie ne conserva de son armure que la Cuirasse, & on lui donna des habits d'ordonnance.

La Cour étoit nombreuse & brillante, les especes y devenoient abondantes par les subsides étrangers, le Luxe parut dans les Livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens. Le Roi eut à son service deux des plus habiles Architectes de l'Europe, & Schlüter qui ne leur cédoit point en mérite, & dont la Sculpture relévoit l'Architecture des premiers. Bott fit la belle Porte de Wesel, il donna les

deffains du Chateau & de l'Arſenal de Berlin, il bâtit la maifon de Poſte au coin du grand Pont, & le beau Portique du Chateau de Potzdam, trop peu connu des amateurs. Loſander éleva la nouvelle aîle du Château de Königsberg, & la Cour des monnoyes qui fut abbatuë dans la fuite. Schlüter décora l'Arſenal de ces trophées, & de ces beaux Maſcarons, qui font l'admiration des Connoiſſeurs, & il fit fondre la Statuë equeſtre du Grand Electeur, qui paſſe pour un Chef d'Oeuvre. Le Roi embellit la Ville de Berlin de l'Egliſe du Cloitre, des Arcades, & de quelques autres Edifices encore; & il orna les Maisons de plaiſance d'Orangebourg, de Potzdam & de Charlottenbourg, par toutes fortes d'augmentations & d'embelliſſemens.

Les beaux Arts, enfans de l'abondance, commencerent à fleurir. L'Academie des Peintres dont Peſne, Mayer, Widemann & Leigebert étoient les premiers Profefſeurs, fut fondée; mais il ne ſortit de leur Ecole aucun Peintre de réputation. Ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui intereſſe le plus les progrès de l'eſprit humain, ce fut la fondation de l'Academie Royale des Sciences en 1700. La Reine Sophie Charlotte y contribua le plus. Cette Princeſſe avoit le génie d'un grand homme, & les connoiſſances d'un ſavant; elle croyoit qu'il n'étoit pas indigne d'une Reine, d'eſtimer un Philoſophe; Vous ſentez bien que ce Philoſophe dont je vous parle, c'étoit Leibnitz: & comme ceux qui ont reçu du Ciel des ames privilégiées, s'élevent à l'égal des Souverains, elle admit Leibnitz dans ſa familiarité; elle fit plus, elle le propoſa comme ſeul capable de jeter les fondemens de cette nouvelle Academie. Leibnitz qui avoit plus d'une ame, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, étoit bien digne de préſider dans une Academie, qu'au beſoin il auroit représenté tout ſeul. Il inſtitua 4 Clafſes, dont l'une de Phyſique & de Medecine, l'autre de Mathematiques, la troiſieme de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, & la derniere des Langues & des Antiquités Orientales. Les plus célèbres de nos Academiens furent Meſſieurs Baſnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzöcker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels & Wolff. Depuis on y reçut Meſſieurs de Beauſobre
&

& L'enfant, Savans dont les plumes auroient fait honneur aux Siècles d'Auguste & de Louis XIV.

Otton de Guericke fleurissoit encore à Magdebourg : c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe Pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique & inventif héréditaire à ses descendans.

Les Universités prosperoient en même tems : Halle & Francfort étoient fournies de savans Professeurs. Thomasius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité, & faisoient nombre de Disciples. Wolff commenta l'ingenieux Systeme de Leibnitz sur les Monades, & noya dans un déluge de paroles, d'argumens, de Corollaires & de Citations, quelques Problemes que Leibnitz avoit jetté, peut-être comme une amorce aux Métaphysiciens. Le Professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui, au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, servirent tout au plus de Catechisme de Dialectique pour des enfans. Les Monades ont mis aux prises les Metaphysiciens & les Géometres d'Allemagne, & ils se disputent encore sur la divisibilité de la matière.

Le Roy fonda même à Berlin une Academie, pour des jeunes gens de Condition, sur le modele de celle de Luneville : malheureusement elle ne subsista pas longtems.

Ce Siècle ne produisit aucun bon Historien. On chargea Teisfendorff d'écrire l'Histoire de Brandebourg ; il en fit le Panegyrique. Puffendorff écrivit la vie de Frédéric Guillaume, & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses Clercs de Chancellerie, ni ses Valets de Chambre. Nos Auteurs ont, ce me semble, toujours péché, faute de discerner les choses essentielles des accessoires, d'éclaircir les faits en les débrouillant, & de racourcir & resserrer leur prose trainante, & excessivement sujette aux inversions & aux nombreuses épithetes.

Dans cette disette de tout bon Ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon Poëte. C'étoit le Sieur de Canitz ; il traduisit heureusement quelques Epitres de Boileau, il fit des vers à l'imitation d'Horace, & quelques Ouvrages où il est tout à fait Original. C'est le Pope de l'Allemagne, le Poëte le plus élégant, le plus correct & le

moins diffus, qui ait fait des vers en nôtre langue. Communément en Allemagne le Pédantisme affecte jusqu'aux Poëtes; la langue des Dieux est prostituée par la bouche de quelque Régent d'un College obscur, ou par quelque Etudiant dissolu; & ce qu'on appelle honnêtes gens font, ou trop paresseux, ou trop fiers. pour manier la Lyre d'Horace, ou la Trompette de Virgile. Mr. de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit & le talent de la Poësie ne dérogeoit pas: il le cultiva, comme nous l'avons dit, avec succès; il eut une Charge à la Cour, & puisa dans l'usage de la bonne Compagnie cette politesse & cette aménité qui plait dans son stile,

Les Spectacles Allemands étoient peu de chose. Ce qu'on appelle Tragédie, est communément un Monstre, composé d'enflure & de basse plaisanterie; les Auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres règles du Théâtre; la Comédie est plus pitoyable encore. C'est une farce grossière qui choque le goût, les bonnes mœurs & les honnêtes gens. La Reine entretenoit un Opera Italien, dont le fameux Bononcini étoit le Compositeur; nous eumes dès lors de bons Musiciens. A la Cour il y avoit une Comédie Française qui donnoit dans ses représentations les chefs d'oeuvre des Molières, des Corneilles & des Racines.

Le goût du Théâtre François passa en Allemagne avec celui des modes de cette Nation. L'Europe enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV. imprimoit à toutes ses actions, de la politesse qui régnoit à sa Cour, & des grands hommes qui illustroient son Règne, vouloit imiter la France qu'elle admiroit. Toute l'Allemagne y voyageoit; un jeune homme passoit pour un imbecille, s'il n'avoit séjourné quelque tems à la Cour de Versailles. Le goût des François régla nos Cuisines, nos Meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles, sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire: cette passion portée à l'excès dégénéra en fureur, les femmes qui outrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance. (a)

La

(a) La Mere du Poëte Canitz ayant épuisé la France en modes nouvelles, pour rencherir sur les autres Dames de Berlin, commit à un Marchand de faire venir de

La Cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangères que la Ville ; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui. On s'enyoit même en Cérémonies. Le Roi institua l'Ordre de l'Aigle noir, tant pour avoir un Ordre, comme en ont tous les Rois, que pour se procurer à cette occasion une Fête, qui ressemble assés à une Masquerade. Ce Roi qui avoit fondé une Academie par complaisance pour son Epouse, entretenoit des Bouffons pour satisfaire à sa propre inclination. La Cour de la Reine Sophie Charlotte étoit toute séparée de l'autre. C'étoit un Temple où se conservoit le feu sacré des Vestales, l'Azile des Savans, & le Siège de la politesse. On regretta d'autant plus les vertus de cette Princesse qui celle * qui remplit le Trône après elle, se livra aux devots, & passa sa vie avec des hypocrites, race médifante, qui verse ses poisons sur la vertu, en sanctifiant ses propres vices. Enfin des adeptes parurent à la Cour ; un Italien, nommé Cataneo, assura le Roi qu'il avoit le secret de faire de l'or, il en dépensa beaucoup, & n'en fit point. Le Roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, & Cataneo fut pendu.

* Princesse de Mecklenbourg, qui tomba en suite en démence.

L'Etat changea presque entierement de forme sous Frédéric Guillaume : la Cour fut congédiée, & les grosses pensions souffrirent une réduction ; beaucoup de personnes qui avoient entretenu Carosse, marcherent à pied : ce qui fit dire au Public que le Roi avoit rendu l'usage des jambes aux perclus. Sous Frédéric I. Berlin étoit l'Athenes du Nord : sous Frédéric Guillaume elle en devint la Sparte. Tout le Gouvernement fut militaire ; l'augmentation de l'Armée se fit,

1713.

de Paris un Mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel & noble, supposant que cette Marchandise s'y trouvoit aussi communément que des pompons dans une Boutique. Le Marchand, tout nouveau dans cette espece de métier, s'acquitta de sa commission comme il pût. Ses Correspondans trouverent enfin un Epouseur. C'étoit un homme de 50. ans, il se nommoit le Sieur de Brinboc, d'un tempérament foible & valétudinaire ; il arrive, Madame de Canitz le voit, s'effraye & l'épouse. Ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage tourna au mécontentement de la Dame, autrement son exemple auroit été suivi ; nos Beautés auroient passés dans les mains des François, & les Berlinoïis auroient été réduits comme les Romains à enlever les Sabines de leur voisinage.

fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrollemens, quelques Artisans furent faits Soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui se sauverent en partie: cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considerable à nos Manufactures.

Le Roi porta un prompt remede à ces abus, & il s'attacha avec une attention singuliere au rétablissement & aux progrès de l'industrie: il défendit par un arrêt sévère la sortie de nos Laines, il établit le Lagerhaus, * magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres Manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage. Nos draps trouverent un débit assuré dans la consommation de l'Armée, qui fut habillée de neuf tous les ans. Ce débit s'étendit jusques chez l'Etranger: la Compagnie de Russie fut formée l'année 1725. nos Marchands fournissoient les draps pour toutes les Troupes Russes; mais les Guinées Angloises passerent en Moscovie, & elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que nôtre Commerce cessa, nos Manufactures en souffrirent au commencement, mais d'autres sorties s'ouvrirent. Les Ouvriers n'eurent plus assés de nos propres laines, on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs, & dès l'année 1733. nos manufactures étoient si florissantes qu'elles debiterent 44. mille pièces de drap de 24. aunes chacune chez l'Etranger.

Berlin fut comme un Magasin de Mars: tous les Ouvriers qui peuvent être employés pour une Armée, y prospérent, & leurs Ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne. On établit à Berlin des Moulins de poudre à Canon, à Spandow des Fourbisseurs, à Potzdam des Armuriers, & à Neustadt des Ouvriers, qui travailloient en ferronnerie & en cuivre.

Le Roi donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui bâtiroient dans les Villes de tous ses Etats; il ajouta tout le Quartier de la Frédéric-Stadt à sa Capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupé l'ancien rempart. Il créa la ville de Potzdam, * & il la peupla; il ne fit pas le moindre Bâtiment pour lui même, mais tout pour ses sujets. L'Architecture de son Règne est généralement infectée par le goût Hollandois, il seroit à désirer que les grandes dépenses que ce Prince, fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles

* A peine y avoit-il 400. habitans dans cette Ville, au lieu d'il y en a présent plus de 20. mille.

habiles Architectes ; il eut le sort de tous les Fondateurs des Villes, qui, occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plûpart negligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées d'avantage.

Berlin après son augmentation reçut une Police nouvelle * sur le pied à peu près de celle de Paris. On établit dans tous les quartiers de la ville des Officiers de police ; l'usage des Fiacres s'établit en même tems ; on purgea la Ville de ces fainéans qui se nourrissent à force d'importunités, & ces malheureux objets de nos dégoûts & de nôtre compassion, envers lesquels la Nature n'a été qu'une marâtre, trouvèrent des aziles dans les Hopitaux publics.

* en 1734.

Pendant que tous ces changemens se firent, le luxe, la magnificence & les plaisirs disparurent, l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états ; chez le riche comme chez le pauvre. Sous les Régnes précédens, beaucoup de Nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons ; cet abus cessa. Dans la plûpart des Etats Prussiens, les Gentilshommes ont besoin d'une bonne Oeconomie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les Pères ayant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne un revenu honnête à ceux qui après leur mort partageront leur maison dans des branches nouvelles.

Cette diminution dans la dépense du Public, n'empêcha pas beaucoup d'Artisans de se perfectionner ; nos Carosses, nos Galons, nos Velours & nos Ouvrages d'Orfevrerie, se répandirent par toute l'Allemagne.

Mais ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faisoit des arrangemens si utiles & si grands, on laissa tomber dans une décadence entière l'Academie des Sciences, les Universités, les Arts liberaux & le Commerce.

On remplissoit mal & sans choix les places qui venoient à vaquer dans l'Academie Royale des Sciences, & par une dépravation singuliere le Siècle affectoit de mépriser une Societé, dont l'origine étoit aussi illustre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de

la Nation que de l'esprit humain. Pendant que tout ce Corps tomboit en léthargie, la Médecine & la Chymie se soutinrent. Pott, Margraff & Eller, combinoient & décomposoient la matiere, & éclairoient le Monde par leurs découvertes; & les Anatomistes obtinrent un Théâtre pour leurs dissections publiques, qui devint une Ecole florissante de Chirurgie.

La faveur & les brigues remplissoient les Chaires des Professeurs dans les Universités; les Dévots qui se mêlent de tout, acquirent une part à la Direction des Universités, ils y persecutoient le bon sens, & sur tout la Classe des Philosophes. Wolff fut exilé pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves sur l'existence de Dieu; la jeune Noblesse qui se vouoit aux armes, crut déroger en étudiant, & comme l'esprit humain donne toujours dans les excès, ils regarderent l'Ignorance comme un titre de mérite, & le Savoir comme une Pédanterie absurde.

La même raison fit que les Arts liberaux tombèrent en décadence. L'Academie des Peintres cessa. Pesne qui en étoit le Directeur, quitta les Tableaux pour les Portraits; les Menuisiers s'érigerent en Sculpteurs, & les Maçons en Architectes. Un Chymiste, nommé Böttcher, passa de Berlin à Dresde, & donna au Roi de Pologne le secret de cette Porcelaine, qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes & la finesse de la diapre.

Notre Commerce n'étoit pas encore né; le Gouvernement l'étouffoit, en suivant des principes qui s'opposoient directement à ses progrès: il n'en faut point conclurre que la nation manque de Génie propre au négoce. Les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le saisirent, la découverte de la Bouffole le fit passer chez les Portugais & les Espagnols, il s'étendit ensuite en Angleterre & en Hollande, les François s'y appliquèrent les derniers, & ils regagnerent de vitesse ce qu'ils avoient négligé par ignorance. Si les habitans de Dantzic, de Hambourg, de Lubeck, si les Danois & les Suédois, s'enrichissent tous les jours par la navigation, pourquoi les Prussiens n'en feroient-ils pas autant? Les hommes deviennent tous des Aigles quand on leur

ouvre

ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime , que l'émulation les excite, & que le Souverain les encourage. Les François ont été tardifs ; nous le sommes de même ; peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venuë.

On songeoit moins alors à étendre le Commerce, qu'à réprimer les dépenses inutiles. Les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles. On donnoit des festins aux Enterremens, la pompe funebre étoit même coûteuse. Toutes ces coùtumes furent abolies. On ne drapa plus les Maisons, ni les Carosses, on ne donna plus des livrées noires ; & depuis on mourut à fort bon marché.

Ce Gouvernement tout militaire influa dans les moeurs, & régla même les modes. Le public avoit pris par affectation un air aigrefin ; personne dans tous les Etats Prussiens n'avoit plus de 3. aunes de drap dans son habit, & moins de deux aunes d'épée penduës à son coté. Les femmes fuyoient la société des hommes, & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac & les bouffons. Enfin nos moeurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voisins ; nous étions Originaux, & nous avons l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits Princes d'Allemagne.

Vers les dernières années de ce Règne * le hazard conduisit à Berlin un homme d'un esprit malfaisant, obscur & rusé ; c'étoit une espece d'Adepté, qui faisoit de l'Or pour le Souverain, aux dépens de la bourse de ses sujets ; ses artifices lui réussirent un tems, mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, & sa malheureuse science rentra dans les ténèbres dont elle étoit sortie.

Telles ont été les moeurs du Brandebourg foustous ses différens Gouvernemens. Le Génie de la Nation fut supprimé par une longue suite de Siècles barbares, il s'éleva de tems en tems, mais il s'affaissa aussi-tôt sous l'ignorance & le mauvais goût ; & lorsque des circonstances heureuses semblerent favoriser ses progrès, survint une Guerre dont les suites funestes anéantirent l'Etat. Nous avons vû cet Etat renaissant de ses cendres ; nous avons vû par quels nouveaux efforts la Nation parvint à se civiliser, & si ce beau feu n'a jetté que de foi-

bles étincelles, il ne faut qu'une bagatelle pour le faire éclore au grand jour. Comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur développement, de même les Nations demandent un concours de conjonctures heureuses, pour qu'elles sortent de leur engourdissement, & qu'elles reçoivent pour ainsi dire une nouvelle vie.

Tous les Etats ont eu un certain Cercle d'évenemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection. Les Monarchies y font arrivées avec une allure plus lente, & s'y font moins soutenuës que les Républiques; & s'il est vrai de dire que la forme de Gouvernement la plus parfaite, est celle d'un Royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promptement le but de leur Institution, & se font le mieux conservées, par ce que les bons Rois meurent, & que les sages Loix font immortelles.

Sparte & Rome, qui furent fondées pour être Guerrieres, produisirent, l'une cette phalange invincible, l'autre, ces Légions qui subjuguèrent la moitié du monde connu. Sparte enfanta les plus illustres Capitaines. Rome devint une pépinière de Héros. Athenes, à laquelle Solon avoit donné des Loix plus pacifiques, devint le berceau des Arts. A quelle perfection ses Poètes, ses Orateurs & ses Historiens, ne parvinrent-ils point? Cet azile des Sciences se conserva jusqu'à l'entière ruine de l'Attique. Carthage, Venise, & même la Hollande, furent par leur institution liées au Commerce, & elles le poussèrent & le soutinrent constamment, reconnoissant que c'étoit le principe de leur grandeur, & le soutien de leur Etat.

Continuons encore cet examen pour un moment. En touchant aux Loix fondamentales des Républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des Législateurs a formé un tout, auquel les parties du Gouvernement tiennent essentiellement : rejeter les unes, c'est détruire les autres, par l'enchainure des Conséquences qui les lie ensemble, & qui en forme un Système assés fortifiant & complet.

Dans



Dans les Royaumes la forme du Gouvernement n'a de base que le Despotisme du Souverain: les Loix, le Militaire, le Negoce, l'Industrie, & toutes les autres parties de l'Etat, sont assujetties au caprice d'un seul homme, qui a des successeurs qui ne se ressemblent jamais; d'où il s'ensuit pour l'ordinaire qu'à l'avenement d'un nouveau Prince, l'Etat est gouverné par de nouveaux principes; & c'est ce qui porte préjudice à cette forme de Gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les Républiques se proposent, & dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais. Dans les Monarchies un fainéant succede à un Prince ambitieux; celui-ci est suivi d'un dévot, celui-là par un Guerrier, celui-ci par un savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté; & pendant que ce Théâtre mouvant de la fortune présente sans cesse des scenes nouvelles, le Génie de la Nation diverti par la variété des objets ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que dans les Monarchies les Etablissmens qui doivent braver la vicissitude des Siècles, ayent des racines si profondes qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même tems les plus solides fondemens du Trône.

Mais la fragilité & l'instabilité sont inséparables des Ouvrages des hommes. Les Révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs causes dans les Loix immuables de la Nature. Il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener & mouvoir sans cesse de nouvelles décorations, que la fureur audacieuse des uns enleve, & que la foiblesse des autres ne peut défendre; que des ambitieux effrenés renversent des Républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité. Sans ces grandes secousses dont nous venons de parler, l'Univers resteroit sans cesse le même; il n'y auroit point d'égalité entre le destin des Nations. Quelques Peuples seroient toujours civilisés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

Nous avons vû des Monarchies naître & mourir, des peuples, de barbares qu'ils étoient, se policer & devenir le modele des Nations. Ne pourrions-nous pas en conclurre que ces Nations ont une révolution

tion femblable à celle des Planetes, qui, selon le fentiment de quelques Astronomes, après avoir parcouru en dix mille ans tout l'efpace des Cieux, fe retrouvent d'où elles étoient parties ?

Nos beaux jours arriveront donc, comme ceux des autres; nos prétentions font d'autant plus juftes que nous avons paye le tribut à la Barbarie, quelques Siècles de plus que les Méridionaux.

Ces Siècles précieux s'annoncent par le nombre de Grands hommes en tout genre qui naiffent à la fois. Heureux font les Princes qui viennent au monde dans des conjonctures auffi favorables! Les Vertus, les Talens, le Génie, les emportent, d'un mouvement commun avec eux, aux chofes grandes & fublimes.

